

Robert Morin

« L'expressionnisme est un art de l'emprisonnement... et le plan-séquence n'est en quelque sorte qu'un enfermement temporel... »

Élie Castiel

Number 310, October 2017

Le problème d'infiltration

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/86619ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (print)

1923-5100 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Castiel, É. (2017). Robert Morin : « L'expressionnisme est un art de l'emprisonnement... et le plan-séquence n'est en quelque sorte qu'un enfermement temporel... ». *Séquences : la revue de cinéma*, (310), 6–9.



ROBERT MORIN

« L'expressionnisme est un art de l'emprisonnement... et le plan-séquence n'est en quelque sorte qu'un enfermement temporel... »

Le nouveau film de Robert Morin nous interpelle en tant que cinéphiles. Il soulève des questions essentielles sur la morale du plan, sur ce qu'il montre ou cache dans le cadre, car c'est après tout un essai sur la sémantique souvent perverse de la représentation. Et lorsque le film en question est un hommage amoureux à deux grands du cinéma, F. W. Murnau et Fritz Lang, les enjeux sont aussi périlleux que persuasifs. Notre entrevue est réalisée en fonction du personnage principal du film, variant entre la question traditionnelle et le thème lié à la réponse.

ÉLIE CASTIEL

LE TEMPS D'ATTENTE

Les attentes sont les mêmes pour tout le monde, nonobstant la génération des réalisateurs. C'est une question d'argent, surtout quand tu fais ce type de film. Ça devient plus compliqué. Je dois avouer que dans le cas du **Problème d'infiltration**, excepté au cours du premier tour, la suite a pris du temps à la Sodec et à Téléfilm. Avant la création d'un film, il y a des composantes économiques, des composantes de temps : trouver un système de production adéquat, aller chercher les acteurs qui souvent ont d'autres engagements, d'autres facteurs reliés à la réalisation. Et pourtant, le scénario était écrit depuis longtemps. C'est en fait le lot de nombreux réalisateurs et ça ne date pas d'aujourd'hui.

À un moment donné, j'y croyais pas tant que ça puisqu'il y a quelque chose d'extrêmement violent dans le film, et nous vivons aujourd'hui dans un monde assez frileux. Comment composer alors avec de tels facteurs? Quand j'ai commencé à m'intéresser à cette histoire morbide, surtout après l'expérience des **Quatre soldats**, je me suis mis en tête de faire un exercice de style afin de résumer les six moments dramatiques dans la vie d'un personnage ambivalent par le biais du plan-séquence. Cette proposition m'a paru assez intéressante pour que je finisse par être convaincu de présenter le projet aux institutions. À partir de ce moment, tout s'est déroulé assez vite sur le plan des acceptations. En fait, **Le problème d'infiltration** a été fait avec un budget relativement moyen, en 20 jours.

PHOTO : Sandra Dumanesq et Christian Bégin

UN QUESTIONNEMENT INTELLECTUEL SUR LES NOUVELLES IMAGES EN MOUVEMENT

(Sourire) J'ai fait, comme tu le sais, beaucoup de vidéo, touché au 35 mm... En fait, je n'aime pas les dinosaures, je préfère aller avec le progrès. Le tournage vidéo m'a tout de suite paru plus souple que celui cinéma. D'une certaine façon, le cinéma bidimensionnel est épuisé, n'a plus sa raison d'être. Les nouvelles formes de la représentation offrent des possibilités, dans la mesure du possible, inépuisables.

Et pourtant, ton premier long plan, hommage à Fritz Lang, n'est-il pas dans le même temps l'évocation d'une sensibilité de la pellicule 35 mm, sans doute moyen plus lourd, mais tout aussi convaincant que libérateur ?

Effectivement, l'idée était de me mettre dans la peau de Lang et de Murnau et d'essayer de saisir ce qui traverserait leur esprit en utilisant des méthodes d'aujourd'hui. Une sorte de mise en abyme de la représentation et du regard. En fait, l'expressionnisme est un art de l'emprisonnement... et le plan-séquence n'est en quelque sorte qu'un enfermement temporel. Justement, c'est ce que j'ai essayé de faire à travers les six moments décisifs dans la vie d'un personnage.

« Les seules références intellectuelles sur lesquelles je base mon film sont du domaine de l'expressionnisme. Si d'autres courants artistiques ou cinématographiques s'y attachent, je ne suis pas contre. »

Est-ce une façon comme une autre d'isoler le temps ?

En effet. Le personnage vit dans un univers clos, restreint. Il y a son épouse, son fils, sa lutte intérieure (extériorisée à l'écran). Il ne peut y avoir d'autres lieux. Et le plan-séquence se prête à cet étrange jeu de mise en scène. Comme Nosferatu dans ses ogives ou les longs corridors de *Metropolis*, le docteur Louis Richard se laisse prendre au jeu.

Ton film évoque parfois des moments hitchcockiens, car Le problème d'infiltration est également une aventure cinéphilique.



PHOTO : Un premier plan à la Fritz Lang



Oui, sans doute, mais à mon insu, puisque mon intention était de rendre hommage au duo Murnau / Lang, mais une fois que t'es pris par ton inspiration, de nouvelles propositions émergent sans que tu t'en rendes compte. Les seules références intellectuelles sur lesquelles je base mon film sont du domaine de l'expressionnisme. Si d'autres courants artistiques ou cinématographiques s'y attachent, je ne suis pas contre.

LE CRITIQUE ET LE CRÉATEUR

C'est évident que la critique sérieuse, la spécialisée, te fait souvent prendre conscience de détails cinématographiques que le réalisateur n'avait pas constatés. Ce rapport intellectuel entre l'écrivain et le faiseur d'image est intéressant et confirme d'autant plus la nécessité d'un critique dans toutes les disciplines de la représentation artistique.

NARCISSE ET L'ESPACE DE L'ISOLEMENT

Murnau et Lang ont travaillé avec des personnages désespérés, excessifs, voire même exceptionnels puisque ne faisant pas partie de la masse. Des cas psychanalytiques compliqués et en même temps merveilleusement cinématographiques. Le personnage principal est un narcissique extrême. Dans le cas de *Nosferatu*, malgré ses obstacles monstrueux, il se laisse mourir par amour. D'où cette symbiose qui unit parfois le Bien et le Mal. Les zones

grises de l'humanité se donnent rendez-vous. Même constatation chez M, le personnage coupable dans *M... le maudit* de Lang.

DES ÊTRES MARGINALISÉS

Quand tu vis avec un despote, l'environnement bourgeois n'a plus rien à voir. L'épouse, le fils, tous les deux doivent s'inventer des mondes parallèles pour pouvoir survivre. Quand un seul homme, le dominant, organise le monde à sa façon, sans prendre en considération les besoins de ceux qui l'entourent, les affres du pouvoir prennent alors une autre dimension. Et lorsque la narration se veut un hommage à deux grands cinéastes visionnaires, les enjeux sont d'autant plus dangereux et sans aucun doute, balistiques. Il s'agit d'une guerre des nerfs entre le personnage principal et ses proches. Mais en même temps, entre lui et les spectateurs, sommés de le suivre dans sa descente en enfer. Les personnages, vus de face ou de dos, participent à ce jeu entre l'art du jeu et les intentions du scénario.

« L'antihéros envahit l'espace, mais cela n'empêche pas sa femme de commencer à s'émanciper. Elle le fait dans des espaces narratifs hors de l'enfer dantesque où se trouve son mari. »

LE PROBLÈME D'INFILTRATION

C'est aussi cela: intégrer le for intérieur de chacun des personnages; s'immiscer dans leurs affaires intérieures pour savoir de quelles façons ils gèrent non seulement leur quotidien, mais ce qui les tenaille, leurs tourments de l'âme. La caméra et les spectateurs deviennent ainsi des infiltrés, des intrus, des illégaux, des curieux dans un espace physique immoral par la force des choses. Dans un sens, tout dans le film participe à un constant repositionnement du regard, le filmé et le *voyeur*.

Mais il y a, de ta part, une tendance, surtout à la fin, à contourner les expressionnistes.

Dans un sens, ce que j'ai fait de contraire aux expressionnistes, comme dans le *M* de Lang et le *Nosferatu* de Murnau qui tous les deux, réhabilitent les deux antihéros en les rendant sympathiques à nos yeux, dans le sens chrétien de la notion de pitié, ici, au contraire, aucune rédemption, aucun rachat de l'âme, mais une finalité, quoique teintée de zones d'ombres. À chacun des spectateurs de chercher sa propre interprétation.

LA FEMME PÉRIPHÉRIQUE

L'antihéros envahit l'espace, mais cela n'empêche pas sa femme de commencer à s'émanciper. Elle le fait dans des espaces narratifs hors de l'enfer dantesque où se trouve son mari. C'est une épouse qui ne prend pas de place et lorsqu'elle dérape (scène dans la douche), c'est fragilement, sans trop faire de bruit. Je la voulais ainsi, pour sans doute renforcer le côté démoniaque du personnage premier. On pourrait dire autant du fils; un regard angélique qui écoute de la musique rap dangereusement marginale...



UN CINÉMA QUÉBÉCOIS AXÉ SUR LA RELÈVE

Quelques-uns comme Villeneuve, Vallée et autres sont allés à l'étranger non seulement pour continuer de tourner, mais pour une reconnaissance internationale tout à fait légitime. C'est un plus pour notre cinématographie nationale. Dans mon cas, je n'ai jamais eu de problème. Mon curriculum vitae montre une filmographie composée d'une vingtaine de titres. C'est quand même bon. Je dois avouer que quand je ne reçois pas de sous des institutions, je fais un cinéma de « la débrouille ». Denis Côté l'a fait et continue à le faire quoique sa réputation internationale ne fait que progresser. Et c'est tant mieux ainsi !

« Un problème majeur réside néanmoins dans le fait que les institutions publiques subventionnaires font face à un volume ingérable d'égo, des finissants des quatre institutions académiques qui ne rêvent que de tourner. »

C'est sans doute une façon de faire qui deviendra de plus en plus standardisée. Ainsi va le monde de la culture, et notamment celui de la représentation, comme le théâtre, la danse et le

cinéma. Dans ce sens, l'art est une discipline démocratique. Sans compter que les nouvelles formes de filmage le permettent plus facilement. Je ne me sens aucunement en laisse par rapport au système. Un problème majeur réside néanmoins dans le fait que les institutions publiques subventionnaires font face à un volume ingérable d'égo, des finissants des quatre institutions académiques qui ne rêvent que de tourner.

Pour un petit pays comme le Québec, une situation le plus souvent ingérable.

Effectivement, il y a plus d'offres que de demandes. Les producteurs et les distributeurs ont très vite compris que, dans l'ensemble, les nouveaux cinéastes donnent le meilleur d'eux-mêmes dans leur premier et parfois, leur deuxième film. En art, quelle que soit la discipline, tout donner durant toute une vie, c'est rare, mais pas impossible. Le talent, bien sûr, se doit de suivre avec acharnement la marche du temps, des atouts majeurs pour survivre dans ce métier.

Merde alors pour ton film !

(Merci professionnel entre mecs de cinéma). Je pourrais ajouter qu'il faut résister au cinéma ambiant de la bonne conscience en provoquant l'intelligence du spectateur. Le rendre complice du récit, de la forme et du cinéma en tant qu'art et non pas divertissement. Pure logique. 🗣️